

mot du noble défunt, et disserte longuement sur les testaments et les testateurs.

Le dernier tombeau, le plus récent, est de 1774; il recèle les corps de deux époux du voisinage; leur épitaphe indique leur condition: c'étaient de simples artisans, nommés Rougier.

Le moment était venu, où nos Observantins ne recevraient plus, dans leur sanctuaire, la dépouille des fidèles; qu'ils ne prieraient plus sur leurs tombes. Eux-mêmes ne trouveraient plus, dans une retraite assurée, la paix, le silence de la règle, le calme du cloître, et, dans les pratiques d'une vie sainte, un gage de l'éternel salut; que dis-je? pas même une pierre, pour y reposer leur tête blanchie, au jour du dernier sommeil. La révolution était à leur porte; aussi la même loi qui frappait les Cordeliers de Saint Bonaventure, au même temps et du même coup, frappa les Cordeliers de l'Observance.

Aucun détail ne nous est resté de leur adhésion, ou de leur refus de souscrire aux mesures proposées par l'assemblée constituante (1). Quelques-uns prévoyant les orages qui menaçaient la religion, avaient déjà quitté leur couvent. A l'époque de la dispersion il ne s'y trouvait plus que sept religieux, la plupart fort âgés, avec un jeune laïc, nommé F Joseph. Le P. Laurent était alors gardien.

DISPERSION
des
RELIGIEUX.

Ils prirent silencieusement la route de l'exil, car l'Observance était bien leur patrie; ils y avaient connu le bonheur, ils avaient eu l'espoir d'y mourir. L'histoire de leur fuite, de leurs revers, de leurs persécutions, de leur fin, nous est peu connue. Nous savons seulement que le P. sacristain mourut à Macon. Les deux frères Duby, ex-gardiens, s'éteignirent doucement à Lyon, pendant le siège. Le bon frère Joseph que des vieillards ont connu, est mort il y a quelques années, dans une petite maison de Bourgneuf et pres-

(1) Voir les *Grands-Cordeliers*, page 175.